

## **MA BARQUE VIDE**

C'est moi le pêcheur, Jésus, celui que décrit Luc 5,1-11 dans son évangile. C'est moi qui ai peiné toute la nuit sans rien prendre. C'est moi qui ai laissé ma barque vide près de l'eau. C'est moi qui lave mes filets tandis qu'au petit matin la foule se serre contre toi.

Je les vois, chacun avec son visage, chacun avec son désir et sa faim, son amour et son attente, et cela m'est difficile. Serrés contre toi, disponibles, étouffants, prêts à se laisser aimer, aimer plus, aimer de plus près ayant laissé leur ouvrage. Buvant les paroles de ta bouche comme des paroles de Dieu, toutes leurs bouches près de ta bouche, leurs peaux contre ta peau vibrant à ta voix, et à ta voix réanimés.

Au loin de toi, moi je répare mon filet et ce qui n'est qu'à moi, mon échec, ma peine, mes sacrifices, mes efforts, mes nuits blanches, ma fatigue, mon mutisme, mes répétitions, mon habitude, mes ratages. Je tisse et je noue mes amertumes amères.

Je n'ai pas même faim.

Je crois que j'ai froid et je frissonne. Mon cœur est ailleurs. Loin.

Ma barque est vide et elle chancelle près de l'eau.

Vide de tout.

Ma barque à l'arrêt, ma barque inféconde et désertée, ma barque exposée et inutile, impuissante et vieillie, et moi occupée à mon insuccès et à ma honte, et l'entêtement que j'y ajoute à ce que ce soit la mienne, à ce qu'elle soit si seule et à la reprendre nuit après nuit.

Toi, tu ne regardes jamais là où nous regarderions. Tu ne te tiens jamais comme nous nous tiendrions. Là, tu te tiens au bord du lac. Juste auprès de ma barque titubante. Les humains qui t'enserrent et attendent tout de toi ne t'absorbent pas.

Auprès de ma barque vide tu te tiens, sans me regarder. Tu m'aimes ainsi autant que je peux le supporter, tu m'aimes ainsi sans que j'aie besoin de fuir.

Ma barque vide, tu la vois.

Au milieu de ma barque vide tu t'établis, tu montes à son bord, avec ton corps que les autres veulent manger et boire.

Tu me demandes de quitter le rivage et d'avancer un peu, pour pouvoir continuer de leur parler. Et moi, cela, je peux, puisque c'est pour d'autres.

Le silence est consistant, vivant, plein.

Le temps s'agrandit, cesse de trébucher.

Le monde s'ouvre.

Enracinant mes pieds, doucement j'entraîne la barque un peu plus loin, là où tu dis.

J'avance un peu et tu t'assois dans ma barque vide.

L'éternité arrive et ta parole se lève.

L'amour se lève sur ma peau perdue.

Fais-moi souvenir de cela, dans les soirs noirs et creux, ou au matin de mes nuits, quand les paumes lacérées à la coquille vide de ma barque j'exécute pourtant ce qui doit être fait, l'ordinaire tâche sans musique, le cœur tellement inutile, poreux aux choses inaccomplies et à rien d'autre, inaccessible au rêve, clos au désir, tandis que tous autour semblent avoir élu asile dans le meilleur et que je m'arrime moi seule seulement au rien du jour, sans plus de force pour espérer

Fais-moi souvenir

Fais-moi souvenir du Royaume

Fais-moi souvenir que ma barque vide de tout, à laquelle manque toute joie,  
est libre pour que tu te tiennes,  
que tu y aurais toute la place,  
que c'est ta place,  
que tu y retrouves ton souffle,  
et adresses depuis mon cœur vacant ta parole aux affamés.